Chronique

A LA RECHERCHE D'ATHÉNOPOLIS

Provence, août 1933.

Que les Grecs aient, avant les Romains, colonisé la Provence, tout le monde le sait. Un géographe du premier siècle, Pomponius Méla, dans un itinéraire tracé d'est en ouest, nomme d'abord Nice, dont le nom est le nom même de la Victoire, puis Antipolis, dont nous avons fait Antibes, puis la colonie romaine établie par Octave à Forum-Julii, c'est-à-dire Fréjus, puis de nouveau une ville grecque, consacrée à Athéna. — Or, au contraire des autres cités, cette Athénopolis n'a laissé aucune trace.

Pline a composé, quinze à vingt ans après Pomponius Méla, un second itinéraire, celui-là d'ouest en est. Après Marseille, en se dirigeant vers l'Orient, il nomme Citharista, qui est le charmant petit port de Brusq, puis la Regio Camalluticorum. Celle-ci s'est perpétuée dans un des plus pittoresques villages des Maures, Ramatuelle. Il est au centre de cette péninsule massive, sauvage et carrée qui se découpe dans la mer au sud de Saint-Tropez. Une arête de plus de trois cents mètres, boisée, d'accès difficile, commande tout le pays. Des moulins, qu'on appelle les moulins de Paillas, découpent leurs tours rondes, juste en haut de l'arête, sur le crépuscule enflammé. On dit que des nudistes campent dans ces bois. Ramatuelle est juste au pied oriental de cette crête, et semble comme peint sur son versant. En fait, il est lui-même perché sur un bloc de gneiss qui fait le soubassement de ses remparts et que des ravins isolent. Tout cela aujourd'hui pacifique, dans un fouillis d'arbres, avec des portes, encore pendantes et étroites, ouvertes partout dans les anciens murs. La pacification remonte loin, car l'église, qui a une belle porte à fronton brisé de 1620, voisine avec la porte de la ville et lui est extérieure. Mais, derrière celle-ci, un lacis de ruelles rappelle encore la forteresse. Un de nos confrères de la presse étrangère a, dans ces temps difficiles, ouvert dans une maison du rempart une des plus pittoresques auberges de France. Une fenêtre ogivale éclaire l'ancien four à trois gueules resté intact. Au-dessus, là où l'on pétrissait la pâte, il a mis quelques tables en plein air, derrière un garde-fou, dans une forêt de murs enchevêtrés.

Or, Regio-Camalluticorum était à l'ouest d'Athénopolis. Autrement dit, il faut chercher celle-ci dans les quelque trente-cinq kilomètres qui séparent Fréjus, à l'est, de Ramatuelle, à l'ouest, c'est-à-dire sur les bords du golfe de Saint-Tropez. Peu de pays de France ont depuis quinze ans autant fait parler d'eux. Sur cette terre de peintres, deux ou trois générations d'artistes ont tour à tour cherché à capter la lumière brillante et fine. Derrière les peintres, des poètes, des solitaires, des hommes d'affaires ont construit des villas. Puis, derrière ces premiers colons, tout Montparnasse a débarqué un matin. On a vu les femmes quitter la jupe pour le pyjama, et le pyjama pour la petite culotte. Ainsi passent les années. Où sont celles qui, en 1925, s'habillaient de toile grise, tissée par les disciples de Raymond Duncan ? Vêtues comme des prêtresses, elles portaient des chapeaux de chefs nègres. Et où sont celles qui, deux ans plus tard, se coiffaient de calots américains? Au calot a succédé le béret, tandis que de légers foulards, posés comme sur une corbeille, suppléaient aux corsages. C'est sur ces plages folles, au son du jazz, qu'il faut chercher la ville consacrée à Athéna.

L'histoire, il est vrai, nous fournit une piste. Je ne fais que résumer ici les notes, encore manuscrites et qui seront, j'espère, publiées un jour, de M. Aristide Fabre. Félibre, archéologue, chasseur, M. Fabre, qui habite Sainte-Maxime, connaît cette côte comme personne. Ami de Jean Aicard, *Maurin des Maures* lui doit plus d'un trait dont nous reparlerons. Les yeux ont sous d'épais sourcils cette lumière noire et vive qu'on leur voit sur la côte ; les dents blanches apparaissent dans une broussaille de poils gris, et l'arête hardie du nez témoigne que l'établissement des Sarrasins dans le pays n'est pas une vaine légende. Or, M. Fabre a trouvé dans les archives d'une des villes de la côte une curieuse prétention à être l'antique Athénopolis.

Il y a juste au pied des Maures, sur leur dernier éperon, un château en ruine qui coiffe une colline. Cette ruine, haute, compliquée, ajourée et branlante, est d'un accès aujourd'hui interdit. A son pied grimpe un village aux rues étroites. C'est Grimaud, où il est aisé de reconnaître le nom de Grimaldi. Au moment de la Révolution, le seigneur en était le marquis de Castellane. Mais parmi les habitants, il y avait un érudit, auteur d'une *Géographie du Freinet,* François Germondy. Il remontra à ses concitoyens que le nom de Grimaud, jadis donné à leur commune par Gibelin de Grimaldy, était un vestige de la féodalité. Ceci se passait en décembre 1790. Or, un décret de l'Assemblée constituante, du 20 juin de la même année, portait que villes, bourgs, villages et paroisses auxquels les ci-devant seigneurs auraient donné leur nom de famille seraient autorisés à reprendre leur nom ancien. Les habitants, pour bien marquer que l'ancien régime était fini, décidèrent donc de rendre à leur ville le nom qu'elle avait porté avant de s'appeler Grimaud. Ils formaient le peuple des Sambraci, et ils avaient donné à tout le golfe de Saint-Tropez le nom de Sinus-Sambracitanus. Il eût donc été logique que la ville reprît son nom de Sambran.

Mais Germondy leur apprit qu'ils avaient droit à un nom bien plus illustre. Avant de s'appeler Sambran, la ville s'était appelée Athénopolis. Dans un temps où l'antique faisait fureur, on ne pouvait espérer mieux. Il fut décidé que Grimaud porterait désormais le nom d'Athénople. Je transcris le « faire-part » que le conseil municipal envoya à toutes les autorités cantonales et régionales. L'esprit révolutionnaire y est encore enveloppé de toute la politesse de l'ancienne France.

« Messieurs, voulant profiter du décret de l'Assemblée nationale et lettres patentes du roy, pour effacer entièrement de chez nous jusqu'aux moindres traces du régime barbare de la féodalité, par délibération du conseil général du 12 courant, nous avons redonné à notre cité son ancien nom d'Athénople, tiré du mot latin Athénopolis, en abjurant celui de Grimaud, qu'elle tenait du Seigneur.

» Nous avons l'honneur de vous en faire part et nous joignons icy quelques affiches que nous vous prions de faire poser aux lieux usités, et de vouloir le faire proclamer au public, vous offrant la réciprocité dans les cas où vous voudriez bien nous employer.

» Nous avons l'honneur d'être avec les sentiments les plus fraternels, messieurs, vos très humbles et très obéissants serviteurs. Le maire et les officiers municipaux d'Athénople.

» D'Athénople, ci-devant Grimaud, le 12 décembre 1790. »

La suite est fort obscure. D'abord, la délibération du conseil général extraordinaire du 12 décembre 1790 qui avait décidé le changement de nom, quand on la chercha en l'an IV, ne fut pas retrouvée. D'autre part, le changement de nom ne paraît pas avoir été adopté dans les actes publics. On dit qu'un certain Antiboul, qui était procureur-greffier du district, à Fréjus, manœuvra secrètement pour contrebattre en haut lieu la proposition de Germondy, Ce sont là les ténèbres de l'histoire locale. Ce qui nous intéresse, c'est de savoir si Grimaud est réellement l'antique Athénopolis. Or on n'y a trouvé absolument aucun vestige grec. Il faut donc chercher ailleurs.

A vrai dire, des antiquités grecques, on n'en connaît avec certitude aucune dans la région. On dit bien qu'en 1826, un M. Laure découvrit dans une marche d'escalier d'une de ses fermes un cippe prismatique, à section triangulaire, d'un mètre de haut, portant des inscriptions et des figures. Mais on ignore dans quelle ferme eut lieu la découverte. Mais voici qui est plus précis : il y a, au nord de Saint-Tropez, une butte couronnée d'une chapelle. Cette chapelle, dédiée à sainte Anne, est vénérée des marins. C'est un petit édifice trapu, coiffé de rouge, précédé d'un narthex fait de demi-arcades, le tout extrêmement pittoresque. Cet étroit terre-plein est bien connu des peintres, et les raclures de palette, qui couvrent les murs de la chapelle, offriront aux archéologues de l'avenir l'énigme d'une décoration inconnue et barbare.

Or, sur le flanc de la colline Sainte-Anne, au quartier du Pilon, notre Germondy nous apprend qu'on a découvert, en 1630, un trépied, lequel fut envoyé par l'antiquaire Pierre Anselmy au célèbre Peiresc. Celui-ci s'en défit en faveur de M. de la Rochefoucauld qui le laissa, avec son médailler, à l'abbaye de Saint-Germain. Il y était encore à la fin du dix-huitième siècle. Au même endroit que le trépied de 1630, on découvrit, en 1833, une médaille d'or d'Honorius, des tronçons de colonnes en granit, des marbres sculptés, des débris de sarcophages, des inscriptions, des mosaïques, des médailles, des figurines de bronze, des tombes. Du moins on le dit. M. Fabre se tient prudemment sur la réserve. Mais, dans une chronique, il est permis de rêver. Il serait plaisant que sur cette butte, d'où la vue est immense, les Grecs aient élevé un de ces temples qu'ils aimaient à dresser, comme des amers, sur les hauts lieux qui dominent les flots. Les marins y auraient invoqué Athéna avant d'y prier sainte Anne. Athénopolis serait là, et Saint-Tropez serait la ville consacrée à la déesse de la sagesse.

HENRY BIDOU.

ACADÉMIES, UNIVERSITÉS, ÉCOLES

Académie des sciences

Brève séance estivale, hier, à l'Académie des sciences. En l'absence du président et du vice-président en exercice, c'est le docteur Roux qui préside.

M. Vincent fait une communication personnelle sur le rôle de l'intoxication colibacillaire due à la toxine neurotrope dans certains troubles mentaux graves et donne des exemples frappants de l'action curative du sérum anticolibacillaire.

Le docteur Roux transmet un note de MM. Regaud, Gricouroff et Villela sur l'histologie du cancer du col de l'utérus, et M. Caullery une note de M. Duboscq et Mlle Tuzet sur l'éponge calcaire.

A la Cité universitaire

L'Union médicale latine (U. M. F. I. A.), dont le président est le docteur Dartigues, organise, pour la rentrée de novembre, une cérémonie d'hommages à la mémoire de Georges Clemenceau, qui, en sa qualité de docteur en médecine, fut son président d'honneur et son fondateur.

Cette cérémonie, qui aura lieu dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, comprendra, avec une conférence sur « Clemenceau médecin », une partie artistique exécutée avec le concours des Concerts-Colonne et de la musique de la garde républicaine.

Le produit de la soirée sera affecté à la chambre qui vient d'être fondée à la Cité universitaire sous le double nom de Georges Clemenceau et de l'U. M. F. I. A., et qui, par les soins de celle-ci, sera attribuée chaque année à un étudiant en médecine, né Français.

Cette création porte à 299 le nombre des chambres fondées à ce jour à la Cité universitaire.

QUESTIONS SOCIALES

La grève de la batellerie

En Seine-et-Oise

Déjouant toutes les mesures de surveillance et de protection, les bateliers grévistes ont réussi, hier, en fin de journée, à barrer la Seine de leurs péniches un peu en amont de Conflans. Après une longue soirée de sommations et une nuit de siège, la garde mobile devait donner ce matin, vers 5 heures, l'assaut au barrage.

La journée, pourtant, avait été calme. M. Bonnefoy-Sibour, préfet de Seine-et-Oise, s'était rendu, nous l'avons dit, dans le courant de l'après-midi, à Argenteuil et à Andrésy, et s'était entretenu avec la population marinière. L'impression était que le conflit allait trouver sous peu une solution amiable. On avait compté sans les agitateurs politiques qui s'étaient répandus dans le pays. A 18 heures un meeting se tint à Maurecourt, sur les bords de l'Oise, et tout aussitôt l'agitation reprit ses droits dans le monde des grévistes. A 19 heures, avec une agilité surprenante, les bateliers, qui avaient regagné leurs péniches, établissaient flanc contre flanc un premier barrage à travers la Seine.

Un remorqueur, aussitôt réquisitionné par la police, arriva sur les lieux, exactement dans la courbe de Conflans-Fin-d'Oise. Il fut accueilli par les cris de : « Nos treize heures ! Nos treize heures ! » bientôt suivis de menaces. C'est alors qu'un remorqueur militaire, l'*Ardèche,* fit bientôt entendre sa sirène. Sur le pont, de fortes lances étaient mises en batterie, des filets d'abordage déroulés; sur le premier remorqueur les gardes mobiles se tenaient mousqueton au pied.

Mais les autorités décidèrent de donner leur chance aux grévistes et, au cours d'une conférence entre le préfet et les ingénieurs, on fixa au petit jour l'assaut du barrage si, d'ici là, les bateliers ne s'étaient pas rendus.

A 5 heures, ce matin, les positions de combat de part et d'autre se précisèrent ; à 6 heures 30, M. Bonnefoy-Sibour tenta une dernière conciliation; s'avançant près des manifestants, il les admonesta doucement et consentit à recevoir sur-le-champ une délégation de sept d'entre eux. Ce qui fut fait. Porteurs de propositions de paix, les bateliers revinrent au barrage : un refus net les y attendait. Alors le préfet donna l'ordre d'assaut. Deux remorqueurs, *Creuse* et *La Charente,* se portèrent vers les péniches, de fortes lances furent mises en action, on entendit des cris, des bruits de perches qui se brisent, de bois qui craque ; à 6 h. 50 force restait à l'autorité : le barrage était pris par les gardes mobiles.

Il fallut ensuite déboulonner les péniches afin de dissocier le barrage et de rendre la navigation libre. Ce qui fut fait aisément. Au cours de ces opérations une trentaine d'arrestations ont été opérées pour rébellion, outrages et entrave. La plupart des individus arrêtés sont d'ailleurs des étrangers dépourvus de papiers en règle. M. Bonnefoy-Sibour a pris des mesures énergiques pour assurer de jour et de nuit sur terre et sur eau le service d'ordre.

Dans le Nord

Notre correspondant de Lille téléphone mardi matin:

La grève de la batellerie s'est étendue à toute la région lilloise. Tout se passe dans un calme complet. Un nombre important de péniches obstruent la Deule, mais il n'y a ni attroupements, ni incidents.

On signale, d'autre part, que, sur la rivière de la Lys, à Armentières et à Hazebrouck, une quantité de bélandres ont arrêté leur circulation; pour la plupart, elles se sont placées au travers du canal Dans la région de Valenciennes, aucun bateau n'a circulé et aucun déchargement n'a été effectué. Il en est de même dans le Cambrésis. Quant à Douai, c'est un embouteillage radical, un barrage complet.

ECHOS ET INFORMATIONS

IL Y A UN DEMI-SIÈCLE

Lu dans le *Temps* du jeudi 23 août 1883 :

× *La nouvelle de la prolongation de l'alliance austro-allemande pour une durée de six années qui nous arrivait hier par deux journaux officieux hongrois, le* Nemzet *et le* Pester Lloyd, *est enregistrée aujourd'hui par une feuille berlinoise, la* Gazette Nationale.

× *Une dépêche de Hong-Kong, datée du 22 août et adressée au* Times, *dit que les Français se sont emparés de Hai-Dzuong à onze heures du matin. Ils ont pris* 150 *canons et ont trouvé dans la ville une somme de* 50.000 *dollars. Les Annamites se sont enfuis dans l'intérieur des terres.*

L' « Emily » de Shelley. — Tous les fidèles de Shelley connaissent l' « Emily » Viviani qui inspira à Shelley son *Epipsychidion,* l'une de ses dernières œuvres. L'on avait toujours supposé que le poète s'était contenté d'angliciser en *Emily* le prénom d'Emilia. Cependant Helen Rossetti Angeli, l'auteur de *Shelley et ses amis en Italie* la nommait : Teresa. Ce prénom-là est le vrai.

Un membre de la famille, la marquise Viviani della Robbia, a communiqué au journal florentin *Nazione* la longue épitaphe qui orne la tombe qu'on vient de retrouver dans le cloître de l'église de la Sainte-Trinité à Florence.

Aux cendres de Teresa Biondi, marquise Viviani, illustre par la noblesse de son esprit plus encore que par la splendeur de sa naissance, toujours attirée par les œuvres hautes et raffinées, les beaux-arts et la poésie italienne, douée pour les langues anglaise et française, éprise des sujets moraux et historiques, très outlivée, constante dans l'amitié, pitoyable et charitable.

Par la mauvaise fortune matrimoniale, par l'amère mort de ses enfants, son dernier amour ici-bas, lamentable exemple du malheur, après une longue et cruelle maladie endurée d'un cœur courageux et même apaisé, avec la foi en une vie meilleure, parmi la sympathie et l'admiration pour sa rare bonté, a été enlevée de ce monde le 27 août 1836, ayant à peine dépassé le sixième lustre de son âge, ce marbre a été érigé au milieu des pleurs par une mère pieuse pour que la mémoire d'une telle vertu ne soit pas perdue, mais demeure longtemps pour réconforter les vivants et leur servir d'exemple.

Pour ajouter quelques précisions à cette épitaphe lyrique, Teresa Viviani appartenait à une famille florentine établie à Pise. Elle fut placée au couvent de Sainte-Anne où Shelley, Mary et Claire firent sa connaissance.

A 21 ans elle quitte le couvent pour épouser, sur l'ordre de son père, un propriétaire foncier nommé Biondi qui ne comprit rien à sa nature sensible et délicate. Elle perdit ses quatre enfants, tomba malade, réussit à se séparer de son mari et se retira à Florence dans une maison de la Via della Spada que lui avait prêtée son oncle.

Elle mourut poitrinaire, à l'âge de 30 ans, dans une villa de Rifredi, dans la banlieue de Florence.

Les amateurs de peinture en Angleterre. — Le Salon d'été de la Royal Academy britannique vient de clore ses portes. Le secrétaire a dû constater que les ventes avaient été médiocres. On n'achète plus de grandes toiles, faute de halls et d'escaliers pour les placer. Les aquarelles ont marqué un certain avantage sur les peintures à l'huile parce que plus petites et moins chères. Les natures mortes et les intérieurs ont trouvé plus d'acquéreurs que les paysages et les figures.

La fête des pastèques. — Le petit village de Burgasot, près de Valence, se pique de réunir les plus belles pastèques de toute l'Espagne et organise chaque année, dans la seconde semaine d'août, un concours-exposition, accompagné de danses et de chants populaires qui attire des amateurs et curieux d'en dehors même de la province. Cette année, les trois premiers prix ont été remportés par des melons d'eau qui pesaient respectivement 40, 38 et 35 kilogs, le premier produit à Puebla Larga, les deux autres à Cargagente.

Après la distribution des prix, les pastèques primées sont dégustées par les autorités et les concurrents et une prime supplémentaire est décernée à la plus savoureuse.

Naissances

— Le comte de Vauxmoret et la comtesse, née de Souville, font part de la naissance de leur fils Christian.

Fiançailles

— On annonce les fiançailles de Mlle Yvonne Ribadeau Dumas, fille de M. André Ribadeau Dumas et de Mme, née Champetier de Ribes, avec M. Roger Michau, ingénieur I. A. B., fils de M. René Michau, décédé, et de Mme, née Ghesquière-Dierick.

Mariages

— Le mariage de Mlle Catherine Delebecque, fille de notre confrère M. Jacques Delebecque, avec M. René Fredet a été célébré hier en l'église de La Roques-sur-Pernes (Vaucluse).

Nécrologie

— Mme A. Thuvien et ses enfants ont l'immense douleur de faire part du décès du *docteur Adolphe Thuvien,* survenu à Fécamp le 20 août 1933. Ses obsèques auront lieu le vendredi 25 du courant à midi précis, en l'église Saint-Pierre de Neuilly (90, avenue du Roule) sa paroisse.

— On annonce la mort de *M. d'Hébrard de Saint-Sulpice,* décédé à Boulogne-sur-Mer. De son mariage avec Mlle de Bouteville, il laisse une fille, la comtesse de Villiers de la Noue.

— On annonce la mort de *Mme Samuel Rocheblave,* née Lina Lauth. On se reunira le 23 août, à trois heures et demie, au temple de la rue Pierre-Nicole (Ve). Ni fleurs, ni couronnes.

— Nous apprenons la mort de *Mme Albert Pavin de Lafarge,* née Villeneuve-Bargemon, décédée au château de La Moutte (Bouches-du-Rhône).

— M. René Weiss, directeur du cabinet de la présidence du Conseil municipal, prie tous ceux qui ont bien voulu s'associer à son deuil de trouver ici l'expression de sa reconnaissance.

Avis de messe

— Une messe anniversaire pour le repos de l'âme de *Mme Virginie Hériot* sera dite le lundi 28 août à 9 h. 30 en l'église paroissiale de la Boissière (Seine-et-Oise).

Nouvelles diverses

— Dans la récente promotion de la Légion d'honneur au titre du ministère du commerce, nous relevons le nom de M. Amédée Varlet, directeur des services techniques des automobiles Delahaye.

— Le 3e fascicule de la *Revue de l'Alliance démocratique* vient de paraître. Tous les événements politiques du mois de juillet s'y retrouvent,avec les interventions marquantes dans les conférences internationales comme au Parlement, les répliques à retenir, les passages essentiels des discours et des textes officiels, la chronologie de tous les faits politiques en France et à l'étranger, les statistiques du mois, les résultats des élections, — des dates, des chiffres, — tout ce qui constitue en un mot le bilan complet d'un mois d'activité politique à l'intérieur comme à l'extérieur. Le temps manque à beaucoup pour se constituer des dossiers; la *Revue de l'Alliance démocratique* s'en charge. Aide-mémoire pratique, elle contient la synthèse de tout ce qui peut contribuer à la documentation courante de toute personne s'intéressant aux choses de la politique.

Abonnement : France, un an, 40 francs; le numéro, 3 fr. 50. En vente au siège de l'Alliance démocratique, 17, rue de La Rochefoucauld, Paris (9e).

Le Décor de la vie

A EPINAY-SUR-SEINE (1)

Le nom d'Epinay se trouve mêlé à l'histoire de Dagobert, à celle des Montmorency, seigneurs de la région, à celle des batailles livrées au quinzième siècle entre les Français et les Anglais, à celle des combats soutenus au dix-septième siècle par l'armée de Turenne contre les troupes de Condé. Il est assez probable que ces épisodes guerriers ont eu lieu sur la route nationale de Paris au Havre par Pontoise, entre le fort de la Briche et le noyau de la commune. Leur thème était la défense de la ligne suivie par le ru d'Enghien, qui vient de l'étang de Montmorency, traverse Enghien, puis Epinay, sur une longueur de trois kilomètres et demi, et se jette dans la Seine. La seule existence du fort de la Briche (brèche, bretèche) indique bien l'importance de cette tête de pont, au coude que décrit le fleuve,comme pour enserrer dans sa boucle la presqu'île de Gennevilliers. Les officiers du génie manifestent presque toujours dans le choix qu'ils font des lieux à fortifier un sens supérieur de la géographie. Les urbanistes se devront de méditer sur cette utilisation du terrain aux fins de la défense nationale. Les plans en relief de Vauban, aux Invalides, sont capables de nous donner de fortes leçons sur l'art de bâtir les villes.

Celle d'Epinay s'étend de Saint-Denis à Argenteuil. Son territoire épouse le contour de la Seine, sur la rive droite, face à l'île Saint-Denis. Le grand axe en est fourni par la route nationale numéro 14, de Paris au Havre par Pontoise. Celle-ci forme, à l'est, un angle aigu avec la route départementale qui va de Saint-Denis à Enghien. A peu près au milieu de la commune, elle reçoit la route qui vient des hauteurs de Montmagny et de Villetaneuse. Presque à la sortie de la commune elle est croisée par la route qui va d'Argenteuil à Enghien. Elle détache vers la presqu'île de Gennevilliers un chemin qui franchit les deux bras de la Seine sur un pont appuyé à l'Ile-Saint-Denis. La commune est enveloppée par le chemin de fer de grande ceinture, qui la sépare de la cité-jardins d'Orgemont, située à la limite d'Argenteuil. Les deux extrémités sont l'une au fort de la Briche, qui, à la vérité, se trouve maintenant inclus à Saint-Denis, mais faisait partie jadis du territoire d'Epinay; l'autre au lieudit le « Cygne d'Enghien », qui tire son appellation d'une vieille hôtellerie, célèbre relais de poste sur la route de Pontoise, qui avait pour enseigne « Au cygne d'Enghien ».

Il ne tint qu'à un cheveu que le territoire d'Epinay ne s'agandît de celui d'Enghien, qui est dans le département de Seine-et-Oise. Les habitants d'Enghien le demandaient eux-mêmes; mais, par une obstination inexplicable, les conseillers municipaux d'Epinay s'y refusèrent, à la suite de délibérations violentes, où la charmante commune d'Enghien était traitée « de parages marécageux, dont la vogue momentanée était sujette aux caprices de la mode, à la turbulence des polkeurs et des admirateurs du cancan ». (*Sic.*) Que de sévérité s'était introduite dans les mœurs, depuis la mort de Mme d'Epinay!

Le nom de cette grande dame du dix-huitième siècle me hante et illumine par avance ce que je sais que cette petite ville aux maisons banlieusardes, tandis que je descends des hauteurs de la butte Pinson. Je vient d'éprouver la déception attristée de ne rien retrouver dans la plaine du château de Villetaneuse, dont les parterres cependant se déploient à la française, sur la carte des chasses, dressée de 1764 à 1773. La même carte, dont j'ai emporté avec moi la feuille correspondant à la région que je parcours, mentionne, au sud du château de Villetaneuse, ce joli nom de lieudit : *le Temps perdu,* puis, plus au sud encore, celui de Vert-Galant, non moins savoureux. La route de Saint-Denis à Enghien y est déjà tracée. Elle forme comme aujourd'hui un angle aigu avec la route de Pontoise. Dans l'angle une tache bleue figure l'étang de Coquenard, au bord duquel tourne, tourne le moulin Coquenard. Et de l'étang jusqu'au coude de la Seine s'alignent des jardins que traverse la route de Pontoise. Ces jardins sont désignés comme une dépendance du château de la Briche.

Ce château de la Briche, c'était celui de Mme d'Epinay. La terre d'Epinay avait été acquise en 1740 par M. de la Live de Bellegarde, fermier général. Cinq ans plus tard, le 23 septembre 1745, son fils épousait en l'église Saint-Roch, à Paris, sa cousine, Mlle d'Esclavelle qui allait devenir célèbre, peu après, sous le nom de Mme d'Epinay. Leur château de la Briche fut, avec la Chevrette, sur le territoire de Deuil, la résidence des jeunes mariés. Là Mme d'Epinay eut, après deux ans de mariage, sa première liaison, assez fâcheuse, avec M. de Francueil. Là elle attira Diderot, Grimm, Jean-Jacques Rousseau, les encyclopédistes. On pouvait rencontrer à Epinay, quelques années avant la guerre, des anciens du pays qui se rappelaient avoir connu dans leur enfance le curé d'Epinay, l'abbé Pourès, mort en 1826, après soixante et un ans de ministère dans la même paroisse. L'abbé Pourès racontait volontiers que souvent Mme d'Epinay et sa belle-sœur, Mme d'Houdetot, venaient lui rendre visite dans son presbytère.

Me voici donc suivant la route de Pontoise et de Normandie, animée jadis par le passage incessant des carrosses, diligences, chaises de poste et autres véhicules. C'est maintenant la R. N. n° 14. Soyons prudents. J'ai failli me faire accrocher tout à l'heure par la turbulente 201 d'un gigolo, tandis que je reconnaissais, sur un pignon d'auberge, la commémoration par une enseigne « Au Vert Galant » d'un moulin disparu. Etranglée et sinueuse pendant la traversée d'Epinay, ne présentant pas moins de quatre coudes sans visibilité, il faudra bien un jour ou l'autre dévier cette route nationale par le nord, à partir de l'ancien village, la faire passer sous le chemin de fer de grande ceinture et rejoindre la route actuelle à proximité du « Cygne d'Enghien ». Il faudra prévoir aussi le passage de la route venant de l'aéroport du Bourget et allant au port de Paris, à Gennevilliers, après avoir traversé la R. N. n° 14 et franchi la Seine par deux ponts sur l'Ile-Saint-Denis. Le plan préparé par les services de la préfecture de la Seine, sous la direction active de M. Bonnefond, mais en sommeil, on ne sait pourquoi ou plutôt on ne le sait que trop, tient compte de ces deux artères principales, ainsi que d'autres rectifications d'intérêt local, par exemple l'aménagement des terrains militaires du fort de la Briche, aujourd'hui désaffecté et à travers lesquels doit passer la déviation de la route nationale n° 1 par l'ouest de Saint-Denis et de Pierrefitte. On devra élargir la route nord-sud, qui se dirige vers Gennevilliers, si l'on veut faciliter l'accès du grand port de Paris. Enfin on a réservé l'espace occupé par la cité-jardins d'Orgemont, où s'achèvera tout à l'heure mon itinéraire d'Epinay-sur-Seine.

Pour l'instant, je suis la route de Pontoise, *alias* avenue de la République. Elle est en effet de style très républicain, très troisième République : cité ouvrière, pont de chemin de fer, groupe scolaire en briques et ciment, tels sont les signes à quoi les élèves de l'Ecole du Louvre peuvent reconnaître ce style.

Par les rues du Mont, Mulot et Quétigny, d'un aspect « petit rentier » qui est bien dans la manière d'Epinay 1933, on arrive à la mairie. Il viendra un temps où le Louis XV-second Empire des grandes propriétés de la banlieue parisienne nous apparaîtra comme le signe d'une époque où il faisait, en somme, assez bon vivre. La mairie d'Epinay, avec sa vérandah pour fiancés de la plaine Monceau, relève du style Pereire. Mais ses jardins descendent en terrasse au-dessus de la Seine; et ce promenoir de verdure forme une visière propre à diriger nos regards vers le coude que décrit le fleuve, de Saint-Denis jusqu'aux coteaux d'Argenteuil. L'architecte inconnu de ces jardins et de cette maison commune parvient, et c'est à sa louange, à nous inspirer la nostalgie aiguë du paysage qu'était naguère encore l'Ile-de-France et qui n'est plus, hélas! qu'un portrait imaginaire, comme eût dit Walter Pater. Car ce premier plan délicieux est compromis par la vue de l'usine à gaz de Gennevilliers, qui surgit au delà de l'eau et de l'Ile-Saint-Denis.

Mais, reprenons notre itinéraire. L'église ne présente pas d'autre intérêt que deux inscriptions qui méritent d'être reproduites. L'une contre l'escalier de l'orgue :

Cy gissent : Louis-Denis de la Live de Bellegarde et son épouse Marie-Joséphine Prouveur, anciens seigneurs de ce lieu. — Parfaitement unis pendant leur vie. Ils ont voulu être réunis icy à leur mort. — Cette pierre détruite par les troubles de 1793 a été restaurée par le respect et la piété filiale l'an 1807.

L'autre, contre le mur de la façade, à gauche de l'entrée :

Extrait des dernières volontés d'Elisabeth-Sophie d'Houdetot, née de la Live de Bellegarde, — Décédée à Paris, — le 18 janvier 1813 : « J'ordonne que mon cœur soit mis à part et porté dans le tombeau de mon père et de ma mère existant à Epinay. »

La place de l'Eglise, assez tranquille, sert de parvis à un jardin public et à un mauvais monument aux morts. Le presbytère n'est plus, que je sache, celui où l'abbé Pourès reçut la visite de Mme d'Houdetot et de sa belle-sœur Mme d'Epinay...

Après quoi, la route de Pontoise redevient une de ces avenues sans caractère, comme il y en a tant en banlieue. Aussi est-on presque agréablement surpris, commotionné, allais-je dire, en apercevant, au bord du chemin, l'église des Missions qu'on voyait en 1931, à l'Exposition coloniale de Vincennes. Son campanile rouge et blanc, son toit vert introduisent dans la banalité de ce paysage une nuance d'exotisme qui paraît agréable, au regard des alentours. J'ai souvent pensé que les inventions de l'art moderne seraient beaucoup mieux à leur place dans les quartiers neufs qu'au cœur du vieux Paris. Il en est d'elles comme des noms « d'hommes nouveaux », qui ne doivent point supplanter ceux des lieuxdits.

Un peu plus loin, sur la gauche, le terrain se redresse jusqu'au plateau d'Orgemont. C'est l'endroit qu'a judicieusement choisi le Redressement français pour édifier là une vaste cité-jardins. Je ne donne pas une adhésion sans réserve à l'architecture de ces habitations individuelles ou collectives. Elles ne s'inspirent guère de l'esprit qui anime les maisons des villages d'autrefois en Ile-de-France. Il eût été possible de relever cette absence de style par une recherche de couleurs. Mais on ne peut pas ne pas mesurer la distance morale qui sépare cet ordre nouveau du désordre que je viens de traverser. Avec beaucoup de scrupule, on a conservé les arbres fruitiers disséminés dans cet ancien verger; les poiriers tordus et penchés communiquent un peu de leur vie tenace à cette cité trop neuve. Enfin, au lieu de masquer, comme partout ailleurs, la vue par un rideau de bâtisses, on a su la dégager au bénéfice de tous. C'est un des plus beaux belvédères de la banlieue que ce plateau d'Orgemont. Au delà de la Seine, qui en forme le fossé, s'étendent les champs de Gennevilliers, devant lesquels s'écartent la centrale électrique et l'usine à gaz, cependant que le regard s'enfuit, à l'horizon, vers les silhouettes familières des monuments de Paris.

LÉANDRE VAILLAT.

(1) Le *Temps* des 5, 12, 19, 26 juillet, 2, 9 16 août 1933.

FEUILLETON DU *Temps*

DU 23 AOUT 1933

LA MUSIQUE

Comment on ne doit pas interpréter *Carmen, Faust, Pelléas*

PAR M. D.-E. INGHELBRECHT

En cours de saison, je n'ai pu faire qu'une allusion rapide aux trois conférences que M. D.-E. Inghelbrecht a prononcées à la Comédie des Champs-Elysées, sous ce titre répressif, piquant et sentencieux : *Comment on ne doit pas interpréter « Carmen », « Faust », « Pelléas ».* On me permettra d'y revenir aujourd'hui avec détail.

M. D.-E. Inghelbrecht vient justement de publier en librairie le texte de ses trois causeries (1). Ce nous est une occasion de repasser sur les traits de trois chefs-d'œuvre du répertoire lyrique français, qu'on néglige un peu trop au profit des productions de l'extérieur. En chemin, nous pourrons discerner, de surcroît, les motifs de la défaveur marquée par une catégorie du public à nos scènes subventionnées, quand elles représentent, avec le courant de tous les jours, *Carmen, Faust* et *Pelléas et Mélisande.*

M. D.-E. Inghelbrecht passe pour un chef d'orchestre pointilleux, épineux, irascible. Il a été directeur de la musique à l'Opéra-Comique. Il y conserve encore actuellement le poste de premier chef d'orchestre. Maintes fois, on l'a applaudi à la tête de nos sociétés de concerts. Il a eu des querelles retentissantes avec les instrumentistes routiniers, expéditifs, apathiques ou peu scrupuleux.

C'est qu'il est lui-même un artiste de la plus exigeante conscience. Les programmes de musique moderne, qu'il se plaît à établir et qui conviennent particulièrement à sa nature, demandent une interprétation délicate, fouillée, creusée. M. Inghelbrecht s'y dépense énergiquement, de toute sa compétence et de sa foi. Avant d'être chef d'orchestre, il est compositeur de valeur et de grand raffinement et instrumentiste longuement entraîné. Il est de plain-pied et avec les exécutants qu'il dirige et avec les auteurs qu'il traduit.

Il m'a été donné de le voir à son pupitre, durant plusieurs répétitions. Petit et maigre, vêtu avec une rare élégance, le visage glabre et fin, la bouche mince, serrée, contractée, le regard étincelant à travers les grosses lunettes, la mèche en bataille, il ressemble à un personnage pétulant et sarcastique d'Hoffmann. Rien ne lui échappe du jeu de ses musiciens. Il en relève sans pitié les moindres défaillances. A aucun moment, il ne se relâche de sa vigilance surexcitée. Il fouette rageusement l'air de sa baguette, comme d'une cravache. Il ne se satisfait que du fini et de la perfection. On voit pourquoi des solistes, vains de leurs situations officielles ou enclins au laisser-aller, tentent de décrier un maître informé de toutes choses, aussi sévère pour lui-même que pour les autres, minutieux et cassant.

M. Inghelbrecht appelle *Carmen, Faust* et *Pelléas,* si malmenés par les interprètes ordinaires de nos scènes lyriques, « trois grands malades ». Il se penche en médecin spécialiste sur ces partitions célèbres et, le diagnostic sûr, il nous dit sans aucune contrainte ce dont elles souffrent, par la faute de ceux qui sont précisément chargés de les faire vivre. Il ne nous les présente pas sur un pupitre mais, en quelque sorte, sur une table d'opération. Maniant la plume comme un scalpel, il dissèque chaque organe atteint. Il nous fera une espèce de leçon d'anatomie musicale comparée.

Afin de ne pas avoir l'air de trouver à redire à ce qui se commet dans nos deux grands théâtres de musique, dont il est présentement l'hôte, M. Inghelbrecht ne fait porter sa critique que sur les enregistrements phonographiques des trois chefs-d'œuvre en question. Très justement, il remarque que le mal est d'autant plus grave qu'on l'a fixé, inconsidérément et de façon durable, sinon définitive, sur les plateaux de gomme-laque.

Il est évident qu'on ne devrait graver sur ces disques-témoins, répandus dans le monde entier, que des exécutions absolument impeccables et aussi rapprochées que possible des intentions exprimées par les auteurs. Ce n'est pas ici le cas. M. D.-E. Inghelbrecht va nous le démontrer avec autant de fougue attaquante que de sagacité malicieuse et taquine.

Il n'est pas un passage de *Carmen,* rendu au phonographe, qui trouve grâce devant notre mord